

Frédéric Lamoth

Les Sirènes  
de Budapest

*roman*

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UNE AIDE À LA PREMIÈRE ŒUVRE LITTÉRAIRE,  
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,  
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES  
ET PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LES SIRÈNES DE BUDAPEST »,  
CENT QUARANTE-CINQUIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : LAURENT COCHET  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-144-8  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*À mon père*  
*À mon épouse Alexandra*

« Et nous luttons ainsi, barques  
à contre-courant, refoulés sans  
fin vers notre passé. »

FRANCIS SCOTT FITZGERALD  
*Gatsby le Magnifique*

# I

« *C*HERCHE secrétaire particulier parlant hongrois. »

J'étais tombé sur cet encart dans le journal en m'attardant sur la page des petites annonces. Mon café refroidissait sur la table; la plupart des étudiants avaient déjà déserté la cafétéria et je restais à peu près seul dans cette langueur de début d'après-midi, à jouer au chat et à la souris avec la serveuse qui essuyait les tables, ses hanches suivant le rythme de va-et-vient de son chiffon. La pendule bien en évidence dans le fond de la salle m'incitait à regagner rapidement la bibliothèque et j'avais saisi ces quelques mots comme une aubaine, un prétexte pour m'évader. Propédeutique de médecine, examen dans une semaine, celui de la dernière chance. Entre les formules alambiquées de biologie moléculaire, cette phrase m'était apparue comme le

symbole ou le signe de quelque sentiment abstrait, entre la curiosité et l'appel. Le texte précisait encore : *Durée : trois mois environ. Deux heures par jour. Bonne rémunération.* J'avais relevé le numéro de téléphone. Même si tout cela me paraissait trop énigmatique, je ne perdais rien à me renseigner. J'imaginai un homme d'affaires ou le directeur d'une petite ONG ayant trait au développement économique des pays de l'Est. En quoi consisterait le travail ? On ne précisait rien sur le niveau, les compétences requises. Il suffisait de parler hongrois.

J'avais attendu une semaine, le temps de passer mes derniers examens, avant de téléphoner un soir. Une voix d'homme me répondit, suave et enrouée, avec cet accent particulier qui me rappelait quelque chose de mon enfance. Le personnage avait de la distinction, une certaine affectation, des tournures de phrases quelque peu mondaines évoquant le français des salons bourgeois d'avant-guerre, qu'il était coutume de faire apprendre aux enfants dans les bonnes familles de Budapest, comme on les éduquait à jouer du piano.

Il s'appelait Georges Toth, était âgé de soixante-huit ans et avait perdu l'usage de sa jambe et de sa main droite à la suite d'une attaque cérébrale. Ce handicap l'empêchait d'écrire et de régler lui-même sa correspondance.

— J'aime beaucoup écrire. Et lire aussi, mais je ne peux même plus tenir un livre, avait-il dit en partant d'un rire grinçant.

Il avait besoin de quelqu'un pour rédiger des lettres, lui faire un peu de lecture et sans doute

accessoirement s'occuper de son courrier administratif. C'était ce qu'il appelait dans son langage un *secrétaire particulier*, avec un certain sens de l'humour, peut-être un brin de dérision. J'étais subjugué par cet homme rien qu'à l'entendre parler et choisir ainsi ses mots de manière exquise. Moi qui croyais m'engager dans une entreprise sérieuse de comptabilité ou de traduction, je me retrouvais au chevet d'un vieux monsieur impotent. Avec une jolie prime en plus, parce qu'il avait tout de suite mis cartes sur table. Ce serait cinquante francs de l'heure. Six cents francs par semaine à raison de deux heures par jour excepté le week-end. Pas de contrat. Il payait cash au terme de chaque séance et se réservait donc le droit de me signifier mon congé quand bon lui semblerait. Il n'avait pas évoqué cette hypothèse qui restait sous-entendue, témoignant de sa confiance et même d'une certaine familiarité à mon égard. Il n'avait même pas essayé de tester ma maîtrise du hongrois. Il s'était contenté d'articuler mon nom avec une certaine délectation : François Károlyi (en traduisant aussitôt : Ferenc). Je lui avais parlé de mes origines hongroises et de mon intérêt pour cette langue et sa littérature ; pour tâcher de faire bonne figure j'avais même cité quelques œuvres que j'avais lues. Il s'était empressé d'enchaîner sur le sujet en faisant l'éloge d'auteurs tels que Kálmán Mikszáth, Zsigmond Móricz, Gyula Illyés ou Lajos Zilahy, les grands artisans du roman social du XIX<sup>e</sup> siècle. J'avais évoqué le récent Prix Nobel Imre Kertész pour l'attirer sur un autre registre et il s'était aussitôt exclamé qu'il désirait depuis longtemps découvrir l'une de ses œuvres :

*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas.* Il me proposait donc de venir chez lui dès le lendemain à seize heures pour lui en faire la lecture. Le livre était déjà dans sa bibliothèque. L'affaire semblait entendue. Pas d'entretien préalable. Aucune mention d'éventuels autres candidats pour le poste. J'avais raccroché le téléphone, encore étourdi par les quinze minutes de conversation, pendant lesquelles il avait monopolisé la plus grande partie du temps.

Je me souviens de cette vague appréhension que j'éprouvais en me rendant chez M. Toth pour la première fois. Il habitait dans les hauts de Crans, un village voisin de Nyon sur la Côte. J'avais pris le train depuis Genève. Une gare déserte, un cabanon de bois recouvert de graffitis. Au-delà du pont qui enjambait la voie s'étendaient des champs de terre labourée, quelques arbres droits et solennels bordaient la route menant jusqu'au village. Il fallait poursuivre encore plus haut, longer des vignes où quelques ceps grêles pointaient leurs branches noueuses hors de la terre. À mesure que l'on montait sur le terrain en pente, on voyait le lac gagner de l'épaisseur. Bande bleue, condensée, sous le ciel délavé. On était en mars. Une journée ensoleillée et froide. Dans la clarté d'hiver, le contour des arbres et des maisons semblait ressortir avec plus d'acuité et de précision. La villa apparaissait petite et compacte au milieu du jardin, une parcelle de gazon vierge, une brèche entre les haies de thuyas des propriétés voisines. Une clôture de treillis traçait la limite avec le chemin. Un portail, quelques dalles menaient jusqu'au perron. Dans le toit pentu, une



niche avec une fenêtre, une vue ouverte sur la campagne, vous regardait venir.

Une dame était venue m'accueillir au tintement de la sonnette. Elle m'invita à la suivre à travers le vestibule, l'air entendu, comme si elle ne parlait pas français. Le salon était une vaste pièce éclairée de tapisseries d'un blanc chiné, des bibliothèques massives, dressées sur toute la hauteur de la paroi. Les quelques bibelots sur les étagères témoignaient d'un goût pour les voyages, voire d'un certain exotisme : porcelaines de Chine, marionnettes de théâtre indonésien, un petit éléphant d'ébène, ainsi que quelques verres à pied décorés des blasons des provinces de l'ancienne Hongrie. Au-dessus de l'âtre, un crucifix côtoyait une figurine de type hindou. Tous ces objets conféraient un peu de lustre à l'austérité du mobilier.

Au bout du salon, une véranda à l'armature blanche abritait quelques plantes vertes. C'était là que M. Toth attendait ; il me tournait le dos dans son fauteuil roulant. J'apercevais le sommet de son crâne clairsemé de cheveux blancs. Il me laissa parvenir sur le seuil de la véranda sans se retourner.

— Approchez, jeune homme, asseyez-vous.

Il avait désigné l'unique fauteuil à sa gauche. Un fauteuil en rotin au dossier rembourré de quelques coussins brodés.

— Ce n'est pas la meilleure place, mais je pense que vous vous y sentirez à votre aise.

Il m'avait tendu sa main. Une poigne molle, comme une empreinte dont on aurait peine à se défaire. Il était différent de ce que j'avais imaginé,

plus épais, plus large, avec ses bajoues, l'aspect pétri de son visage. Il portait une robe de chambre grenat par-dessus une chemise à carreaux, un pantalon de pyjama et des savates. Ses yeux semblaient distiller une sorte d'ironie en se plissant dans le contre-jour ; je croyais déceler une marque de dédain sur ses lèvres retroussées et en même temps ses paupières clignaient avec bienveillance.

— François Károlyi... Quel âge avez-vous donc ? Vingt-deux ans. Vous pourriez presque être mon petit-fils. Et pourtant je vous vois comme si vous étiez mon fils.

J'avais insensiblement baissé les yeux. *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, le livre de Kertész était posé sur la table ronde à plateau de verre, avec un étui à cigarettes et un cendrier.

Dehors, il faisait beau. Les rayons du soleil s'étalaient contre la vitre et les arbres du voisinage étiraient leurs ombres sur la pelouse. C'était à peine si l'on devinait quelques grains de poussière frémissant dans le jour.

Nous avons pris le thé. La dame faisait le service, toujours aussi silencieuse. Elle s'appelait Irma. Il l'avait fait venir de Hongrie pour qu'elle s'occupe du ménage et de la cuisine. Une aide des soins à domicile passait également de temps en temps.

De quoi avons-nous parlé ? Le thé servi, il m'avait rendu attentif à la provenance de ce mélange : *Thé de Bois-Chéri, île Maurice*. Partout où il s'était rendu, que ce fût en Chine, au Japon ou à Ceylan, il n'avait pas manqué de visiter les plantations de thé s'il s'en trouvait. Notre premier sujet

de conversation porta sur les différents processus de maturation permettant d'obtenir du thé noir ou vert à partir de la même plante. Un exposé a priori ennuyeux, s'il n'avait su l'apprêter avec ce sens indéniabie du raffinement, proche d'une certaine sensualité. J'imaginai l'ambiance d'un dîner mondain, des oreilles de ministres, de diplomates à l'affût, des quintes de rires mesurés accueillant ses propos imprégnés de cet accent invariablement léger.

Qui était donc ce monsieur Toth ? Quelle avait été sa vie ? De lui-même, il ne dit pas grand-chose. Cette pudeur contrastait avec son aisance, le plaisir évident qu'il éprouvait à captiver son auditoire. Quelques éléments de son passé petit à petit me furent livrés. J'appris ainsi qu'il avait travaillé pour le compte de l'OMS comme administrateur de programmes pour la recherche sur les maladies tropicales, puis en tant que conseiller en politique. Il s'était retrouvé dans un décor rural du Sud-Est asiatique où la dengue était endémique, à administrer des programmes sanitaires pour l'assainissement des eaux au sein d'une population d'agriculteurs où l'art de la culture en terrasses se transmettait de génération en génération depuis des millénaires. Il avait parcouru des campagnes et des villages sur la banquette arrière d'une limousine, partageant son temps entre les visites d'hôpitaux, de dispensaires, d'interminables palabres dans des bureaux de fonctionnaires où tournaient des ventilateurs et les réceptions dans les résidences à l'architecture coloniale de la gentry locale. Il s'était plu à me décrire le mode de vie de la population tout en se référant à des chiffres, à des statistiques démographiques et

épidémiologiques témoignant du caractère professionnel de sa mission. J'avais été frappé par ce souci du détail et de l'anecdote à la base de son récit où tout s'imbriquait et se tenait avec une sorte de précision déconcertante. J'avais osé l'interrompre pour lui demander s'il était médecin; il avait laissé échapper un petit rire: non, il avait un diplôme d'économiste de l'Université de Zurich. Il avait enseigné le droit économique à Fribourg. Un cheminement étrange. Pourquoi abandonner une carrière académique toute tracée pour un engagement sur le terrain dans le domaine de l'économie de la santé? À vrai dire, je ne me serais pas posé la question s'il ne l'avait pas soulevée lui-même. C'était plutôt son insistance à souligner ce fait que je trouvais étrange. Son parcours au fond n'avait rien d'atypique, mais il avait dû se produire quelque chose d'imprévu, une rupture, un événement dans sa vie qui l'avait fait changer de cap, et c'était précisément ce genre d'idée ou de doute qu'il voulait balayer en attirant mon attention sur ce fait et en s'empressant aussitôt de lui trouver une explication.

Il avait une vingtaine d'années à son arrivée en Suisse. Il avait connu la misère des camps de réfugiés et avait eu l'occasion d'accompagner un médecin dans sa tournée parmi eux, en tant que traducteur puisqu'il parlait allemand. Je ne sais plus par quels méandres il en était venu à me parler des camps de réfugiés. Visiblement, l'expérience l'avait marqué. Il devait s'en souvenir encore des années après, même s'il avait finalement renoncé à des études de médecine. L'économie de la santé le

ramenait d'une certaine manière dans la perspective de cette foule anonyme, éparpillée. La misère informe qui s'amoncelait dans son souvenir, il était parvenu à l'exprimer et la contenir dans une série de chiffres et de statistiques. C'était là sa manière de doser subtilement la part de dédain et d'affection dans ce qu'il considérait comme essentiel à son parcours et à sa maturation. C'était peut-être ce qu'il avait voulu me faire comprendre. Ce que, du moins, j'avais cru comprendre. Ainsi pouvait s'expliquer ce changement de trajectoire. Ou plutôt cette suite de revirements qui avaient fait sa vie. L'Asie n'avait été qu'un bref épisode de sa carrière à l'OMS. Il avait travaillé longtemps au siège de l'Organisation à Genève. C'était ainsi qu'il avait abouti à Crans sur les bords du Léman, dans cette villa surplombant le lac et la campagne quadrillée de vignes et de vergers. Ce fut à peu près tout ce que j'appris sur son compte. Je supposai qu'il avait été marié, père de famille, car il fit allusion une fois à un fils vivant aux États-Unis en évoquant la guerre qui faisait rage en Irak en ce moment.

Le roman de Kertész était resté fermé sur la table. Au bout de deux heures, il avait regardé sa montre, écrasé le cigarillo à moitié consommé dans le cendrier. Un sourire débordait de ses lèvres comme il voyait le ciel se ternir et les peupliers au loin s'assombrir à travers la vitre de la véranda.

— Mais je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps, avait-il dit en m'invitant à le retrouver le lendemain à la même heure.

Il était encore immobile dans son fauteuil faisant face à la baie vitrée et au jardin quand je l'ai quitté. Sur le chemin, je m'étais arrêté pour observer encore la façade de l'édifice dans sa blancheur compacte et l'espace clair qui l'entourait avec la haie de thuyas et les grands arbres refoulés en arrière-plan. Je m'étais demandé à cet instant s'il avait fait construire cette maison ou s'il l'avait rachetée. Ses murs semblaient émerger de la terre, délimitant une sorte d'îlot au milieu du jardin désert. Des teintes brunes et grises pointaient à la surface du sol sous le gazon défraîchi. On aurait dit que le terrain était vierge, qu'il venait d'être ensemencé ; seul le béton y avait poussé. Les parois de crépi blanc, tantôt planes, tantôt arrondies dans les contours qu'elles façonnaient, renforçaient encore cette impression de solitude et de désolation.

Je fis un drôle de rêve cette nuit-là. Un tireur de pousse-pousse courait dans une ruelle étroite avec l'ombre des bâtiments se confondant sur la chaussée. Je le voyais du point de vue du passager. Il semblait saoul dans sa course effrénée et poursuivait tête basse sans s'arrêter malgré les cahots de la route qui secouaient le véhicule. Et puis je le voyais passer depuis un porche où je m'abritais. Je devinais la silhouette ombrageuse de M. Toth entièrement masquée par la capote de la poussette.

Je m'éveillai et repensai à l'étrange atmosphère de cet après-midi chez M. Toth. Je me répétais le contenu de notre conversation et croyais entendre ses paroles s'égrenant avec toujours plus de lenteur.

J'entendais sa voix s'emmitoufler de brumes épaisses et de tourbillons, à mesure que le sommeil reprenait peu à peu le dessus pour m'entraîner dans d'autres rêves encore plus confus dont je ne me souviendrais pas.





## II

J'ÉTAIS ARRIVÉ chez M. Toth un peu avant seize heures le lendemain. Je venais d'émerger de la pénombre du vestibule; l'horloge sur le bord de la cheminée tintait, quand j'aperçus une silhouette de femme au fond de la véranda, debout près de M. Toth. Je ne distinguai d'abord pas son visage, seulement la courbe de ses épaules et de ses hanches tranchant sur le contre-jour. Elle se redressa à mon approche, le corps s'assouplissant comme elle inclinait la tête dans ma direction. Je m'arrêtai sur le seuil, hésitant devant l'invite.

— Venez nous rejoindre, Monsieur Károlyi. J'ai le plaisir de vous présenter ma fille, Judith.

Je tendis une main qu'elle effleura du bout des doigts. Elle ne ressemblait pas vraiment à son père. Ce sourire fuyant sur ses lèvres, le nez effilé entre deux pommettes saillant sous son regard. Elle était vêtue d'un tailleur-pantalon vert foncé; un collier

de perles soulignait sa nuque dégagée sous les cheveux ondulés. Ce fut tout ce que je gardai de ce premier contact. L'image d'une jeune fille au charme un peu revêche. Le claquement de ses talons sur le parquet, la voix cinglante, aussi nette que son allure, quand elle traversa le salon pour s'en aller.

— Bon, je vous laisse, papa.

Nous avions à peine eu le temps de nous saluer.

— Judith a vingt-sept ans. Elle est ma fille cadette. Nous l'avons eue trois ans après Viktor, mon fils aîné.

J'avais été attentif à ce « *nous* ». La première fois qu'il mentionnait d'une façon quelconque l'existence d'une femme à ses côtés.

Sur la table de verre, il n'y avait ce jour-là que l'étui à cigarillos et le cendrier. Pas de livre. Je m'installai sur le fauteuil d'osier en face de lui et attendis, quelque peu mal à l'aise, qu'il poursuivît.

— Avez-vous vu ses yeux ? Ce sont ceux de ma mère... Si vous permettez, je vais vous montrer.

Il avait actionné la manette de son fauteuil et se dirigeait vers le salon. J'entendis un bruit de serrures et d'armoires qu'on ouvre, puis le bourdonnement du moteur qui le propulsait. Il apparut bientôt avec une pile d'albums sur les genoux et faillit la renverser en butant contre le seuil.

Je ne savais pas à quoi je devais m'attendre en me rendant cet après-midi-là chez M. Toth. Je me demandais si nous allions lire, s'il me ferait écrire ou si nous passerions encore le temps à bavarder sans but précis. Je n'aurais cependant pas imaginé qu'il me ferait découvrir en images tout le passé de

sa famille. L'album des Ilvanczy, du côté de sa mère, une dynastie de magistrats ayant servi sous la domination des Habsbourg, puis sous la régence de l'amiral Horthy.

Il s'était mis à tourner les pages du livre tout près de moi. Les photos luisaient d'un gris patiné. Des images d'une beauté lisse, l'empreinte sombre des figures révélées sur le papier. On succombait à la poésie de ces clichés sur lesquels le temps s'était épuisé, étioilé en peau de chagrin. Des portraits au charme désuet, tel celui de son bisaïeul Zsigmond en uniforme de capitaine des hussards. Des couples au moment de leur mariage, prenant la pose sur des bancs, dans des parcs, avec leurs crinolines, leurs redingotes et leurs gants blancs, des images d'enfants en costumes traditionnels, semblables à des poupées au teint de cire. Des vies qui défilaient, discrètes et furtives, comme le bruissement du papier entre ses doigts.

Il me montra une photo de sa mère enfant, avec des boucles à l'anglaise, un chapeau orné d'un long ruban. Elle posait à côté de sa cousine, une raquette de tennis à la main. Je l'aperçus plus loin en jeune mariée. Puis vinrent les photos de la guerre. Peu d'images de ce temps-là. Un cliché de ses parents main dans la main, avec une tapisserie en arrière-plan, des motifs de lierre fleuri, lacis de fioritures, rappelant l'ambiance romantique ou le style néo-classique de certains salons de la bourgeoisie de l'époque. Il s'était arrêté sur cette photo, avait froncé les sourcils.

— C'est étrange, dit-il. Je ne reconnais pas l'endroit.

Il me la tendit et me laissa le temps de l'observer de plus près. Les époux se tenaient raides, côte à côte, l'homme à peine plus en avant ; sobre, vêtu de noir, son poing se refermait sur la main de sa compagne. On aurait dit qu'il essayait de la retenir ou de l'emmener à sa suite, et elle souriait d'un air las et résigné.

— N'est-ce pas qu'elle lui ressemble ?

Je m'attardai sur le portrait de la femme. Ses petits yeux où la noirceur se condensait fuyaient vers l'angle en bas de la photo, comme si elle contemplait quelque chose sur le sol avec ennui. À moins qu'elle ne regardât volontairement où il n'y avait rien, car ses yeux reflétaient un sentiment d'absence. Elle avait des cheveux raides couleur de jais. Ses traits démarquaient à peine le pourtour de son visage sur le papier crème. Je me suis souvenu d'un tableau qui figurait sur le papier peint du salon de M. Toth. Il représentait une femme à sa toilette. Sa tunique abaissée découvrait ses épaules et son dos nu. Son visage n'apparaissait qu'en reflet dans un miroir oblong. J'avais été frappé par l'expression de cette femme devant le spectacle de son intimité qu'elle était seule à contempler et qu'on appréhendait pourtant à travers son regard. Elle ressemblait à la dame de la photo. Les mêmes cheveux raides, le même coup d'œil isolé dans l'ampleur livide du cadre. Un jour, bien plus tard, j'apprendrais de M. Toth qui était l'auteur de ce tableau. Il s'agissait d'un ami de la famille, hongrois lui aussi. Les Toth avaient fait sa connaissance à Zurich. Il vivait dans un quartier non loin de celui où avait habité sa mère. M. Toth m'avait raconté

qu'ils se voyaient régulièrement dans leurs vieux jours pour jouer au rami ou faire une partie de dames chez l'un ou chez l'autre. Je n'avais pas osé demander de quand datait le tableau, mais il me semblait avoir déchiffré un *soixante et un* ou *soixante-sept* dans la calligraphie du peintre. Qu'est-ce qui m'incitait à penser que c'était bien elle sur le tableau? J'avais été saisi par la vision de cette femme sur une photo de guerre, jaillie d'un éclair de magnésium, où s'inscrivait la trace de son visage comme une ombre mouvante.

— N'est-ce pas qu'il y a de la ressemblance avec Judith?

M. Toth insistait et j'avais dû répondre « oui » pour lui complaire. Quoique j'aie pu penser que Judith tenait sans doute plus de cette mère inconnue dont il ne parlait pas. Elle avait ce quelque chose d'acérbe que je ne retrouvais ni chez lui ni dans la physionomie du portrait. Il doutait probablement lui-même de cette ressemblance.

Comment étaient les yeux de Judith? Si seulement il m'avait montré une photo d'elle. Sur ses proches, les êtres qui avaient animé la plus grande partie de sa vie, toujours rien. Aucune photo en couleurs de celle qui avait été sa femme. De ses enfants et petits-enfants. (Était-il déjà grand-père?) Nous restions dans le noir et blanc, les pages jaunies de son enfance. Le temps d'avant la guerre, d'avant l'insurrection. Tout ce qui était venu après semblait avoir été emmuré quelque part dans sa conscience. Les spectres étaient pourtant là; je les entendais frapper de l'intérieur. Je voyais l'effort qu'il déployait pour les apaiser en s'évertuant à me

montrer dans le détail chaque image de cet album. Comme si le passé figé, terne et rassurant, avait pu les faire taire.

Je le vis adorable bambin avec sa tête blonde et sa cravate, quelque chose dans son attitude trahissant le malaise d'être dos au mur. C'était déjà la guerre. Avant que les bombardements ne fissent rage sur Budapest. Il me montra aussi des photos de son père. La plus ancienne datait de 1932. Il avait alors vingt-cinq ans. Très droit, le haut-de-forme à la main, la chaîne de montre sortant de la poche de son gilet. Il avait à cette époque une moustache à pointes retroussées, une raie tracée à l'équerre sur des cheveux lustrés. Je remarquai son nom inscrit dans l'angle de la photo : József Mendel. Pourquoi ce nom de Mendel au lieu de Toth ? J'appris peu de chose à son sujet. Il était originaire d'un village près de Temesvar en actuelle Roumanie. Fils de colons souabes de troisième ou quatrième génération, parlant allemand. Il était venu à Budapest à l'âge de dix-neuf ans muni d'une bourse d'études. Architecte, spécialisé dans la construction des ponts, il avait su se faire respecter et avait obtenu la main d'une Ilvanczy. *Eva, la plus belle*. Un mariage d'amour, avait précisé M. Toth.

Je fus frappé par une autre photo de son père, quelque vingt ans plus tard à sa sortie de prison. Posant de face, la tête rentrée entre les épaules ; on eût dit qu'il se penchait pour scruter quelque chose de près à travers l'objectif. Comme il avait changé : le spectaculaire blanchiment de sa chevelure, son front dégarni qui paraissait aussi grand que sa face condensée sous d'épais sourcils. Embarqué dans une

raffe sous le régime stalinien, il avait purgé deux ans.

Il me raconta le jour où son père était sorti de prison. Personne ne savait où il se trouvait. Ils avaient appelé un matin pour dire qu'on le libérait à la prison centrale. Georges était seul à la maison. Il avait été le chercher en tram. Il avait vu son père qui attendait devant la grille; c'est à peine s'il l'avait reconnu à cause de ses cheveux gris et de tout son corps, sa peau, ses vêtements, qui étaient devenus gris.

L'album se terminait sur ce portrait de son père. József Toth n'avait jamais quitté la Hongrie.

— Il devait venir nous rejoindre. Il était resté en espérant sauver encore des biens de la famille. Nous avons attendu deux ans.

Il avait sorti une photo qui se trouvait dans une enveloppe à part. On y voyait le cercueil au moment de l'ensevelissement. Démesuré, monstrueux. Six personnes se tenaient alignées sur toute sa longueur. Toutes affichaient un même air d'ennui, les hommes avec un chapeau de feutre pendant nonchalamment au bout du bras; l'unique femme avait les mains enfouies dans son manchon. Ils faisaient penser aux files d'attente devant les magasins où l'on vendait du pain ou de la viande. Ils ressemblaient aux gens de l'Est tristes et pétrifiés qu'on montrait dans les magazines occidentaux au temps de la guerre froide. Et devant eux, le cercueil énorme, le prêtre en soutane qui l'encensait. On annonçait à M<sup>me</sup> Eva Toth le décès subit de son époux József Toth. Une attaque cérébrale. C'était tout ce qui était dit dans ce tissu usé de regrets et

de lamentations, signé d'un certain Gabor Király, un cousin éloigné de son père. J'avais choisi l'un des six personnages pour l'incarner. Celui qui se tenait tout au bout, le plus élégant, malgré sa cravate mal ajustée, son veston trop large sur les épaules.

M. Toth ne s'était jamais rendu sur la tombe de son père en Hongrie. Il avait reçu un jour une lettre de la commune de Budapest demandant de payer pour prolonger la concession au-delà de l'échéance de trente ans. Sa mère était déjà décédée. Il n'avait pas envoyé l'argent.

Il avait commenté cette dernière photo sur le même ton impassible et m'avait laissé le temps de la regarder attentivement en me scrutant à travers ses paupières à demi closes. Que voulait-il me faire comprendre en m'incitant à garder cette photo encore en main ? La déchéance de son père ? Le destin tragique d'une famille à l'image de tout un peuple ? J'allais la lui rendre quand il déclara :

— À Budapest, mon père n'avait plus personne. Je ne suis allé qu'une seule fois dans sa famille, savez-vous ? J'étais enfant. Je me souviens du petit village, du sol en terre battue dans la maison de mon grand-père. Nous avons fait le voyage en train... Mais, tenez, j'ai ici quelque chose d'intéressant à vous montrer.

Je le vis se pencher de tout son long sur la table pour atteindre une autre enveloppe. L'excitation se lisait sur son visage quand une bague apparut au bout de ses doigts tremblants.

— Prenez ceci, dit-il, et observez attentivement cet objet.



C'était une bague d'homme, une sorte de chevalière. Une grosse pierre de couleur olivâtre était sertie sur la monture de métal gris. Je ne connaissais pas grand-chose en matière de pierres précieuses, mais M. Toth m'informa qu'il s'agissait d'un péridot. Je la regardai de plus près, admirai la pureté et l'homogénéité du cristal aussi vert qu'une mer sous un soleil d'hiver. J'allais dire que c'était un beau bijou et m'apprêtais à le lui rendre, quand je remarquai quelque chose de gravé à l'intérieur de l'anneau. Une inscription en cyrillique.

— *Dimitri...* Vous ne parlez pas le russe, je présume, dit M. Toth. Il y a eu un grand-duc qui s'appelait Dimitri ; il fut l'amant de Chanel dans le Paris des années vingt. Il ne s'agit pas de lui, bien sûr. Cette bague n'a pas une très grande valeur. Je l'ai retrouvée au fond d'un tiroir dans l'appartement de ma mère à Zurich, le lendemain de sa mort.

Il rangea soigneusement la bague dans son enveloppe avant de poursuivre :

— Vous vous demandez sans doute pourquoi j'attache une importance à cet objet ? Ce Dimitri n'était pas un grand-duc, mais un soldat de l'Armée rouge. Je me souviens de lui. C'était vers la fin de la guerre ; je devais avoir neuf ou dix ans. Nous habitons une maison ancienne près de l'Opéra. Il arrivait que des militaires investissent les lieux. Ils prenaient leurs quartiers dans les habitations, restaient là deux ou trois jours avant de repartir. Je me souviens du désordre et de la confusion qui régnaient alors. La ville était en ruine, il n'y avait plus d'endroit où s'abriter. Souvent, ils volaient ou

s'en prenaient aux femmes. Les Allemands étaient les pires. Je me souviens de ces soldats russes. Ils avaient installé un poste de transmission. C'était la première fois que je voyais un appareil-radio. Ils s'amusaient parfois à capter des voix ou des chansons en langue étrangère. À cette époque, Frank Sinatra chantait déjà à Hollywood.

» J'étais trop petit pour le savoir, bien sûr, mais je pense à ces soldats chaque fois que j'entends sa voix à la radio ou sur un vieux trente-trois tours. Ils étaient trois ou quatre. Je me souviens du bruit de leurs voix et de leurs bottes à travers l'appartement. Je ne sais pas comment se comportaient les autres soldats, j'en ai entendu, des horreurs sur leur compte, mais je peux dire que ceux-ci n'ont rien fait de mal. Ils aimaient les enfants. Les Russes aiment beaucoup les enfants, c'est ce que ma mère m'a toujours dit. Je me souviens que l'un d'eux me prenait parfois le soir sur ses genoux pour jouer au cavalier. Il avait une moustache comme Staline. Son rire m'effrayait un peu et j'exorcisais cette peur en riant aussi fort que lui. Je me souviens que ma mère me regardait en souriant. Un autre de ces soldats s'appelait Dimitri. Il m'avait rapporté un soir un ours en peluche. Un vrai Teddy Bear, avec le poil usé, il lui manquait un bras. Les soldats l'avaient d'ailleurs baptisé Teddy. C'était drôle, ce nom américain, dans la bouche de jeunes Russes ivres de fatigue. J'étais trop petit pour comprendre ce qu'il y avait là-dedans d'absurde et de dérisoire.

» Je me souviens du soldat qui me l'a donné parce qu'il est mort quelques jours après, peut-être

le lendemain. On l'a abattu dans la rue. Ma mère criait près de la fenêtre en nous disant de ne pas approcher. J'en ai vu, des morts dans la rue, pendant l'insurrection de cinquante-six, des corps dont on ne distinguait pas la forme sous leurs vêtements chiffonnés. Et chaque fois, je pensais voir Dimitri. Peut-être précisément parce qu'on m'a empêché de regarder par la fenêtre. On ne pouvait pas le laisser là. Mon père s'était fait aider des autres soldats et de quelques voisins pour aller le chercher et le ramener chez nous. Ils l'avaient porté sur cinq étages dans l'escalier. On l'avait installé ensuite sur le canapé du salon. Ses pieds dépassaient de l'accoudoir. J'avais été impressionné par sa taille et ses jambes raides trop longues pour le canapé. J'avais voulu voir son visage de près. Ce n'était pas du tout effrayant. Il avait la face ronde, symétrique, plus étalée et pleine que de son vivant ; on aurait dit que la mort l'avait comblé et rassasié.

» Mais tout cela n'est plus très clair dans ma mémoire, je n'étais qu'un enfant. La Deuxième Guerre mondiale pour moi s'est achevée avec Teddy.

Je l'avais écouté raconter lentement son histoire. De temps en temps, il s'interrompait ; sa figure s'inclinait vers la table et il semblait contempler son propre reflet dans le verre terne et sans relief. Il sortit un cigarillo de l'étui et se mit à fumer comme il l'avait fait la veille avant de mettre un terme à l'entretien. Je le voyais expirer par courtes bouffées, reniflant le tabac tout près de son nez.

— Je me suis souvent demandé qui avait tiré cette balle. En fait, cette question ne m'était venue

à l'esprit que bien des années plus tard. Auparavant, je n'y pensais pas. C'était la guerre, on tuait naturellement. Cependant, ce n'étaient certainement pas les Allemands. Le coup de feu était parti de l'immeuble. Je le sais, parce que je n'ai jamais oublié l'impact de la balle. Je l'avais cherché sur le mur d'en face. Pendant des années, je jetais un œil dessus avant de tourner à l'angle de la rue. Elle était toujours là le jour où je suis revenu avec mon père de la prison. Je n'ai perdu sa trace que bien plus tard.

Il avait regardé sa montre et déclaré qu'il était dix-huit heures. La séance était levée pour aujourd'hui. Je compris pourtant qu'il avait élucidé cette énigme et qu'il me posait cette question comme une devinette.

Je m'apprêtais à prendre congé quand il me retint en se tournant de la tête et des épaules dans son fauteuil.

— François... (C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom.) J'espère vraiment que cette histoire ne vous a pas ennuyé... Pensez-vous qu'il a été son amant ?

Ses yeux écarquillés ne me lâchaient pas et je ne savais que répondre. C'était évidemment la première hypothèse qui s'imposait. La plus romantique. Elle aurait pu tout aussi bien la dérober sur le cadavre. C'était la guerre. On manquait de tout. Et si cette bague avait été le prix du plaisir ? Je pensais au tableau du salon, à cette ressemblance troublante entre le portrait et la femme au miroir laissant choir ses vêtements le long de son buste élancé. Je voulais croire qu'il l'avait offerte pour la séduire.

Elle était belle. Il fallait le lui signifier, précisément parce que c'était la guerre. Comme il exigeait une réponse, je choisis de lui dire ceci. Que sa mère était belle.

Il fit un signe de tête en guise d'approbation ou de salut, avant de me laisser partir.